

L'ESTHETIQUE DES ACTES DE LECTURE

Jacques CHENIVESSE

Explication

Depuis dix ans, et toujours "de son côté", le gra(tastro)phiste de l'AFL gère... la fortune du pot.

Le pot ne fut jamais très fortuné. Ce furent d'abord des lettres transfert, collées sur la maquette, à même la table d'une cuisine, et des textes issus d'un "traitement" qui produisait des colonnes de police et de largeur uniformes. Puis on en vint à la photocomposition "en aveugle" - l'AFL ne pouvait doubler les frais engagés dans ce procédé luxueux par d'indispensables corrections "d'auteur" - la seule visualisation du texte étant l'épreuve définitive ! Enfin surgit la déjà mythique PAO qui, bien qu'imparfaite à ses débuts, permettait de bien voir, et plusieurs fois, l'ouvrage que sur le métier le graviste pouvait remettre et corriger. Une sorte de "genèse de la maquette", en quelque sorte, et ce n'est pas l'AFL qui niera l'intérêt d'une "mémoire des tâtonnements" dans ce genre de processus créatif (le graveliste emploie à dessein ce terme contestable et contesté).

La PAO permet également, depuis peu, divers effets de surimpressions et de calques. Les surimpressions ont été très vite abandonnées parce qu'obstacles à la lisibilité. Les effets de calques sont intéressants lorsqu'ils cessent d'être des effets ; pour être au service d'une idée et non masquer son absence. Le travail des images, et donc l'utilisation fructueuse d'un très maigre stock, sont devenus possibles depuis l'acquisition de ces machines.

Tout cela résume une méthode de travail basée sur le constat qui précède et un solide bon sens paysan : on fait la soupe avec les légumes dont on dispose.

Il en fut de même pour les images, forcément en noir pour d'évidentes raisons financières, et tant mieux si c'est ça qui distancie le plus, et heureusement qu'il y eut des photographes pour appuyer bénévolement sur le bouton et faire don de leur oeuvre peu onéreuse à la revue.

EVOLUTION

Mais revenons à la distanciation. Le grartiste muni des légumes ci-dessus se trouve chaque trimestre devant un problème qu'aucun maquettiste d'aucune revue sur terre n'a à résoudre : faire une bonne soupe avec douze poireaux et dix oignons, plus un peu de sel. Mais surtout, surtout, il faut que ça ait le goût du potiron ! Et on s'étonne que le gras fils se surprenne lui-même à assaisonner, à inclure dans l'ébullition des quantités de sel, de poivre, de ciboulette même, des fois que ça rattrape un peu de senteurs cucurbitacées ! On s'interroge gravement, ensuite, au bout de dix ans, sur le fait que le potiron soit décidément aussi peu poivré. Comment pourrait-on se douter qu'à force de goûter sa soupe, et de comparer avec les autres soupes, les vraies, le gars à frites se soit lassé, dégoûté jusqu'à l'abomination de tout condiment, ne laissant dans son potage que les effluves pures des tomates qui ont depuis longtemps remplacé les poireaux.

REVOLUTION

Faire une soupe avec si peu d'ingrédients demande une ascèse, une discipline rigoureuse dans le respect des temps de cuisson, les dosages de l'eau, l'intensité du feu. Que la marmite soit de cuivre et le feu de bois ne change rien à l'exigence de rigueur. Que la marmite s'appelle PAO, les tomates photo-

graphies, que l'eau soit pages ne fait que ramener à notre propos de départ, fort peu culinaire si ce n'est la gourmandise... La Gourmandise, bien sûr ! Nous l'oubliâmes, parbleu !

Les couleurs, les lettrines, le joyeux gazouillis qui pétille et fait pétiller l'oeil du lecteur dans le cliquetis du clinquant ! Notre garagiste avait oublié le plaisir. Mais pourquoi ? Pourquoi faire triste quand on peut faire comme à la télé ? Eh bien, c'est que le gravissime suit, depuis dix ans, une progression tenant compte du cours de la tomate d'une part, des souhaits du tenancier et de la clientèle d'autre part, et d'une troisième part de ce qu'il aurait lui-même tendance à appeler "acquisition de savoirs", si bien sûr on reste conscient de la prudence avec laquelle il convient de manier cette expression. Que cette progression soit comparable à celle qui fait parcourir (vers le haut, tout de même) deux mètres de dénivelé à un ascensionniste du Mont Blanc, notre graphique n'en disconvient pas, les progrès sont longs et difficiles.

Et le malheureux admettra sans peine (mais non sans chagrin) que cet ascétisme volontaire de la forme contient en lui-même son propre poison : l'austérité et la perte de la fantaisie.

REVELATION

Si l'humour a été perdu, bel et bien, dans l'objet imprimé trimestriellement, c'est peut-être en partie en raison de la perte d'un état d'esprit du côté de la rédaction. Mais c'est surtout la conséquence de la quête, de la recherche d'une cohérence graphique à laquelle l'anecdote du dessin d'humour faisait obstacle, dans la forme comme dans le fond. Cet humour s'est donc trouvé dévié, masqué et sans doute amoindri dans le jeu d'image, contrepoint du jeu de mot, dans les clins d'oeil qui pour la plupart ont échappé, sans doute, à un grand nombre de lecteurs, même si certains ont fait part au graphiste de leur connivence amusée. Parler de dialogisme à l'aide de mains gantées qui se font des pieds de nez, voilà qui ne manque pas de sel, mais c'est le sel du légume, pas celui qu'on rajoute...

L'homme qui, en dépit de toutes les règles de la gourmandise éditoriale, tourne le dos au sens d'ouverture de la revue sur la couverture du n°38, regarde un tunnel qui traverse littéralement les ACTES DE LECTURE de part en part. Il est entouré d'écrêteaux et de graffiti. Au bout de 124 pages de lecture harassante, comme au cinéma - le classique "champ-contrechamp" - les écrits ont été digérés, le ciel s'est éclairci, et notre homme, mais est-ce le même (?), au loin, se retourne pour regarder le lecteur, du fond d'un passage fleuri et propre, ayant traversé la revue sur cette très belle phrase : "La flèche ne doit pas se tromper de but. Pour la poésie, c'est l'oeil de la langue." Le graphisme de la revue n'est-il pas la flèche dans l'oeil du lecteur ?

La fantaisie qui émanait des premiers numéros ne s'appuyait sur rien de solide. Les murs viennent d'être construits, l'échafaudage enlevé, la vie est convoquée...

CONCLUSION

J'ai passé dix ans à tenter de fabriquer, avec les images et les textes dont je disposais, les moyens du bord et une demande précise de la rédaction, une revue structurée, cohérente et agréable. Quelques pages des six derniers numéros me semblent être une bonne résultante de cette volonté. Sont-elles les signes de la fin d'un échec ou du début d'une naissance, c'est l'agrément (et donc peut-être l'existence !) des lecteurs qui répondra. ● Jacques CHENIVESSE